



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Le séjour des étrangers à Paris a été l'occasion d'un redoublement de coquetterie dans les maisons de commerce de premier ordre qu'ils ont visitées. On sait avec quelle rapidité nos plus jolies modes sont transportées, et avec quelle grâce toute fraternelle nos jolies voisines en sont désireuses.

Parmi les chapeaux destinés à passer la frontière, nous citerons ceux de M^{lle} Desbo-roff¹, et entre autres, des chapeaux de paille de riz ornés de rubans citron, avec touffes de violette des bois posées de chaque côté de la passe; — d'autres, paille de riz, coupés par des entre-deux de blonde lilas, avec branche de rhododendron; d'autres encore avec plumes blanches et rubans sous

la passe, un cordon en roses de mai; enfin des pailles de riz, avec la calotte en rubans de gaze, entourées d'une guirlande d'épine-vinette; sous la passe, des flots de rubans blancs. — Une capote en dentelle noire ornée d'une seule rose mousseuse de Constantin¹. — Une capote en blonde blanche, avec une branche d'avoine verte retombant en plume. — Capotes de poulx de soie blanc dont chaque baleine est couverte d'une petite ruche, et dont la dernière se continue sur le bavolet; les mêmes en taffetas lilas, rose, citron; capotes de crêpe, couleurs foncées, avec velours épinglé et blondes de mêmes nuances; en crêpe blanc, ornées de plumettes ou de grandes plumes plates, terminées par une neige de marabouts; puis les pailles ordinaires, dites pail-

¹ Rue Luxembourg, 35.

¹ Rue de la Chaussée-d'Antin, 7.

lassons, garnies de rubans, et les pailles chinées de voyage, doublées en taffetas de couleur, avec le voile assorti. Nous dirons aussi les capotes en gaze double, qui ont l'aspect de gaze gaufrée par la quantité de bouillons qu'elle forme. Quant aux chapeaux de crêpe complètement unis, ils ne sont portés que par les très-jeunes personnes.

— Les peignoirs en foulards seront de mise cet été à la campagne; ils ouvrent sur une jupe pareille, garnie de petits volants posés en tablier; le mantelet semblable, également garni de petits volants. — Un luxe de bon goût sera le peignoir blanc, avec jupe assortie. Déjà on prépare des peignoirs blancs dans l'atelier de broderie de M^{me} Payan¹; en attendant, les robes de ville subissent des modifications et des ornements d'licieux. Toujours un peu longue derrière, la jupe, devant, ne dépasse pas le cou-de-pied. Aussi, les chaussures reprennent-elles une grande élégance, et peut-on admirer celles de Caux². Ses bottines ont une grâce parfaite, et ses souliers, qui rendraient Cendrillon ja'ouse, ont le don de faire tous les pieds charmants. Pour les jours encore frais du printemps, il a des bottines en velours poussière, ce qui se marie bien avec toutes les couleurs.

Les volants de dentelle noire se posent sur le taffetas écossais, jusqu'à présent, après avoir été exclusivement sur les étoffes unies. Alors, on les surmonte d'une passementerie assortie à la robe. Deux très hauts volants sont d'une grande distinction, avec la berthe, également très-haute, qui couvre tout le corsage. Pour les robes montantes, les cols, en point à l'aiguille, ont toujours la vogue, et, pour les chapeaux, toujours la voilette d'Angleterre.

— Il y a, pour les femmes, un petit bonnet sans importance qui les préoccupe pourtant toujours beaucoup; c'est celui qu'on met sous le chapeau. Si l'on ôte le chapeau, on veut être bien coiffée, et cependant il ne faut pas de nœuds ou de fleurs, qui gênent ou rompent l'harmonie de l'ensemble; c'est ce que M^{me} Séguin³ a bien compris, et c'est ce qui fait qu'on ne manque pas de récla-

mer, avec chacun des chapeaux qu'elle expédie, le petit bonnet, auxiliaire indispensable. Il est en blonde, avec les plus ravissants rubans étroits, qu'elle a fait confectionner tout exprès. La coupe est selon le genre des visages et de la coiffure; soit qu'on porte des bandeaux, des boucles Sévigné, ou des anglaises avançant un peu en pointe vers le front; il accompagne bien le chapeau, tandis que les côtés sont évasés par la passe.

Disons en même temps toute la grâce des barbes en blonde rose que M^{me} Séguin entremêle de feuillage à deux nuances; de son bonnet Raphaël, composé de très-petites blondes séparées par un ruban formé de lilas blanc, et de l'art avec lequel elle donne du charme aux bonnets destinés aux femmes qui ont passé l'âge des excentricités, en conciliant la dernière mode avec l'absence de toute espèce de prétentions.

— Les casawecks se portent beaucoup en velours gros bleu, vert émeraude, scabieuse, doublé de satin rose piqué; leurs garnitures, variées à l'infini, se font en hautes dentelles froncées tout autour, ou en passementerie placée de diverses manières.

Dans un autre genre, qu'on pourrait appeler *oriental*, on fait des casawecks en cachemire blanc, entourés de très-hautes broderies en soutache ronde qui se retrouvent sur la couture de la manche, et en recouvrent une grande partie; autour du col, cette broderie forme trois pointes, dont l'une descend au milieu du dos, et l'autre sur les épaules; l'intérieur est doublé en satin cerise, gros bleu ou vert. Nous citerons un de ces casawecks dont les broderies étaient mêlées de soutaches d'or et de soie blanche, orné sur le devant de deux rangées de petits boutons à glands or et blanc, la doublure en satin rose chine.

Viennent ensuite les *casawecks*, autrement dits *coins du feu*, cette fantaisie charmante, si commode et utile à la fois, que l'on met sur une robe décolletée en attendant l'heure du départ, et sans crainte de défraîchir sa toilette.

— Pour les *sorties* de bals, de spectacles, ou pour mettre le soir sur sa coiffure, lorsqu'on ne porte point de chapeaux, les capuchons forme *calèches*, soutenus par des baleines, ont aussi leur petite perfection.

¹ Rue Vivienne, 15. — ² Boulevard des Italiens, 11. —

³ Rue Neuve des Capucines, 5.

Ainsi, nous citerons ceux à larges bavolets qui retombent tout autour du cou, et ayant aux bords du devant un demi-voile en dentelle ou tulle uni ; cette voilette empêche le vent d'atteindre le visage, et donne beaucoup de grâce aux capuchons.

Ces *calèches*, pour la plupart en satin ou taffetas noir, doublé d'une simple *Florence* piquée, afin de les rendre plus légères, ont cependant pour ornements, dans l'intérieur, une ruche de rubans roses, ce qui soutient le voile et accompagne très-gracieusement le visage. Ce même genre de capuchons s'emploie aussi beaucoup pour les voyages.

Nous avons vu partir quelques ravissants modèles de ce genre pour Londres. Ils faisaient partie des nouveautés que M^{me} Salanson¹ vient d'emporter pour la saison. Nommer cette maison, n'est-ce pas d'ailleurs dire qu'ils sont de la plus exquise élégance et du goût le plus distingué ?

M^{me} DE BAISIEUX. — Toutes les femmes savent que le mérite d'une robe consiste encore moins dans l'étoffe que dans la *façon*. Ce mot, si simple en apparence, est pourtant fort complexe ; la *façon*, c'est la grâce, c'est le goût dans les ornements, c'est la coupe, c'est l'originalité, c'est la mode ; c'est un peu aussi l'amour-propre de répondre : Elle sort de telles mains. Et voilà pourquoi on est si heureuse quand on peut dire : En m'adressant à certaine maison, je suis sûre que ma robe sera réussie et gracieuse.

C'est cette certitude qu'on possède quand on s'est adressé une fois à M^{me} de Baisieux². Non-seulement elle adopte volontiers les modes nouvelles, mais elle les perfectionne ; mais elle les crée avec un grand succès. Nous avons dit les délicieuses robes de bals et de soirées qu'elle a faites cet hiver ; ses garnitures si neuves, si élégantes, qui ont été remarquées et citées. A ces robes ont succédé celles de Longchamp. Plusieurs étaient à larges carreaux écossais, glacées ; d'autres à petits carreaux semés d'un bouquet broché ; de grands volants égaux, ou plus petits et espacés, partant de la ceinture jusqu'au bas de la jupe, ou des garnitures nouvelles et *indescriptibles* qui ornent de chaque côté le devant de la jupe. Cette année, où les sous-manches blanches seront, plus que jamais, indispensables, la manche de la robe est un

point important. M^{me} de Baisieux l'a compris, et a inventé des modèles dont la grâce est extrême : manches larges avec parements, manches plus étroites tailladées, manches bouffantes dépassant à peine le coude, et, pour l'été, manches courtes ravissantes, qui surmonteront les longues manches blanches. Les corsages sont plats, beaucoup s'attachant dans le dos pour laisser place aux ornements sur la poitrine. Les façons de M^{me} de Baisieux ont ce qu'on appelle du *style*, et donnent à ses créations les conditions que nous avons énumérées pour avoir une robe *bien faite* dans toute l'acception du mot.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Toilette de promenade. — Redingote en taffetas avec mantelet pareil. Capote de taffetas.

Robe forme *Raphaël* à trois volants garnis de chiorées. — Capote en crêpe. Cachemire des Indes.

EXPOSITION DE LA MAISON DELISLE,

12, rue de Choiseul, 13, rue Grammont.

La mode a enfin retrouvé ses trois jours de fête, si solennellement consacrés depuis plusieurs années, et dont les tourmentes politiques nous avaient privées l'année dernière. La maison Delisle a ouvert la saison du printemps par une exposition brillante de toutes ses nouveautés. L'élite de la société parisienne, comme jadis, s'y était donné rendez-vous. En voyant toutes ces étoffes étalées au grand jour, resplendissantes de richesse et de bon goût, chacun sentait avec joie que la confiance, amie du commerce, avait animé les chefs de la maison Delisle.

Aussi les encouragements les plus flatteurs ne leur ont-ils pas manqué. Le deuxième jour de cette fête a été signalé par la présence de M. le Président de la République, ce qui est à la fois une distinction flatteuse et un encouragement à l'industrie. Le lendemain, M. le Ministre du commerce, accompagné de M. Lefort-Gonssolin, représentant du peuple, a honoré de sa visite les salons de l'hôtel Delisle.

Ajoutez que tout ce que Paris renferme de femmes distinguées en remplissait les vastes galeries.

En vérité, cette fête est de bon augure.

Dans un prochain article nous parlerons des étoffes.

¹ 55, Conduit street, Bond street. — ² Rue Ste-Anne, 44.

THÉÂTRES.

OPÉRA. — *Le Prophète*.

PREMIER ARTICLE.

C'est en vain qu'on chercherait, dans les annales de l'Opéra, une représentation qui ait autant fait événement, — une représentation dont on se soit préoccupé si longtemps à l'avance, et qui ait inspiré plus d'espérances et d'appréhensions de toutes sortes. Il s'agissait, pour M. Meyerbeer, du troisième fleuron à ajouter à sa splendide couronne de *Robert* et des *Huguenots*, c'est-à-dire la consécration d'une réputation fondée sur les deux plus grands succès de ce temps-ci. — Il s'agissait, pour l'Opéra, d'un ouvrage pour lequel il avait fait d'immenses frais, et dans lequel il faisait débiter trois artistes du premier ordre, et déjà célèbres dans toute l'Europe musicale : M^{me} Viardot-Garcia, M^{me} Castellan et M. Roger.

Ensuite, il y a plus de douze ans que l'on parle de ce *Prophète*, — et qu'à plus de cent occasions, les différentes administrations qui se sont succédé à l'Opéra, l'ont promis au public : ce qui, après tout, rendait le succès d'autant plus difficile.

Aussi, les premières représentations de *Robert* et des *Huguenots* furent-elles loin d'avoir la même solennité. Pour le premier de ces ouvrages, M. Meyerbeer était à peu près inconnu à Paris, et quant au second, il n'avait pas été précédé de toutes ces péripéties et de ces manœuvres diplomatiques dont on nous a entretenus depuis tantôt une douzaine d'années à propos du *Prophète*. Et enfin, chacun avait pu apprécier la veille encore les artistes qui de ce temps-là faisaient la gloire et la fortune de l'Opéra : Nourrit, Levasseur ; M^{mes} Dorus et Falcon ; tandis qu'ici, l'œuvre nouvelle était confiée à des artistes éprouvés aussi par de longs et brillants succès, mais étrangers sur cette scène si redoutable de la rue Lepelletier.

Il n'y a rien eu d'exagéré dans tout ce que l'on a dit sur l'empressement du public. — C'était devenu une sorte de vanité ; on voulait à tout prix pouvoir dire : *J'étais à la première représentation du Prophète*.... On nous a assuré que des industriels, trafiquant de toutes choses, avaient vendu des stalles à des prix fabuleux ; — le plus mo-

deste coupon de troisième ou de quatrième se négociait comme un titre ayant cours à la Bourse.

La salle présentait le plus magnifique coup d'œil. — Il n'y avait pas une place, pas un tabouret qui ne fût occupé.... On ne voyait partout que fleurs, diamants et dentelles. — Tout le beau monde parisien s'était donné rendez-vous à cette solennité ; les femmes étaient en costume de soirée, décolletées et coiffées en cheveux ; — un grand nombre avec des couronnes et des bouquets de fleurs naturelles. Le blanc et le rose dominaient. — Vouloir nommer quelques-unes des célébrités qu'on remarquait dans la salle, nous entraînerait trop loin ; ce serait en effet dresser la liste de l'aristocratie parisienne : — aristocratie fashionable ou officielle par la fortune, la position, — aristocratie artistique et littéraire, car, aux solennités de ce genre, on retrouve toujours les notabilités de ce qu'on est convenu d'appeler la république des lettres et des arts.

C'est pourquoi la salle n'était pas un spectacle sans intérêt. Un étranger eût ainsi pu, en une soirée, faire connaissance avec cette brillante chambrée formulée par cette expression traditionnelle : *tout Paris* ; il eût pu se convaincre, à la vue de tant de femmes jeunes, belles, distinguées, que Paris est toujours Paris ; que ce goût, cet amour inné en France, du luxe et des plaisirs intelligents, est et demeure toujours au-dessus de toutes les péripéties de la politique. Personne, en effet, ne se serait douté que pendant que cette foule élégante, souriante, parfumée, applaudissait avec enthousiasme une œuvre lyrique..., il y avait séance de nuit à l'Assemblée nationale, et qu'on y discutait les plus graves questions de la paix et de la guerre du monde....

Dès six heures et demie, la salle était déjà toute pleine, tellement chacun avait hâte d'arriver, de ne pas perdre une note de l'œuvre tant attendue, — tant louée, et par contre, tant décriée à l'avance.

A sept heures, en effet, M. Girard a levé son archet, et les premières mesures de l'introduction se sont fait entendre dans un silence religieux.

Il n'y a pas, que nous sachions, de musique plus difficile à saisir à première au-



20 Avril 1849.

Bureau

2428.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeaux en crêpe des M^{lles} Dufre r. Richelieu, 38. Mantelot et Cachemire des M^{lles} Gayelin.
 Robes de M^{lle} de Duizieux, r. S^{te} Anne, 44. Franges Serre Delisle p. de la Bourse. Corssets Clemenson.
 r. du Port Mahon, 8. Fleurs de Constantin. Chaussures de Cauc. Gants Mayer. Vase de Lahoche Boiv.*

Moss, J. & J. Fuller, 32, Rathbone Pl. Lond.



dition que la musique de M. Meyerbeer. Aussi attendrons-nous que nous ayons assisté encore à quelques représentations du *Prophète* avant de juger la partition nouvelle du maestro.

Le libretto du *Prophète* est de M. Scribe. La rigueur qu'on a mise à n'admettre personne aux répétitions a fait qu'on en a publié plusieurs analyses, dont le moindre défaut était de n'avoir rien de commun avec le drame de M. Scribe.

Le sujet est emprunté à l'histoire religieuse du commencement du seizième siècle, et pour nous mettre rapidement au courant de la situation, le libretto est précédé de quelques lignes de l'*Essai*, de Voltaire.

Les anabaptistes (1530) désolèrent l'Allemagne au nom de Dieu.

Le fanatisme n'avait pas encore produit dans le monde une fureur pareille. Tous ces paysans qui se croyaient prophètes, et qui ne savaient rien de l'Écriture, sinon qu'il faut massacrer sans pitié les ennemis du Seigneur, se rendirent les plus forts en Westphalie, qui était alors la patrie de la stupidité. Ils s'emparèrent de la ville de Munster, dont ils chassèrent l'évêque. Ils voulurent d'abord établir la théocratie des Juifs, et être gouvernés par Dieu seul ; mais un nommé Mathias, leur principal prophète, ayant été tué, un garçon tailleur (d'autres disent cabaretier), nommé Jean de Leyde en Hollande, assura que Dieu lui était apparu, et l'avait nommé roi : il le dit et le fit croire.

La pompe de son couronnement fut magnifique ; on voit encore de la monnaie qu'il fit frapper ; ses armoiries étaient deux épées dans la même position que les clefs du pape. Monarque et prophète à la fois, il fit partir douze apôtres qui allèrent annoncer son règne dans toute la Basse-Allemagne, proclamant la communauté des biens et des femmes.

Ce roi prophète eut une vertu qui n'est pas rare chez les bandits et chez les tyrans, la valeur. Il défendit Munster contre son évêque, Valdec, avec un courage intrépide pendant une année entière (1536). Enfin, il fut pris les armes à la main par une trahison des siens.....

Au lever du rideau, le théâtre représente

les campagnes de la Hollande, aux environs de Dordrecht. — Un immense moulin à vent au premier plan, et de l'autre côté un château féodal, avec ses tours, ses fossés et ses ponts-levis ; au fond, la Meuse qui serpente et va se perdre à l'horizon. On dirait d'un gigantesque tableau de Ruysdael ou de Wynants.

Les paysans rentrent de leurs travaux et s'asseyent à table — avec la joyeuse chanson, cela va sans dire. — Sur le fond, des groupes se détachent bientôt deux figures : Berthe, une jeune et jolie fille avec le piquant costume des Hollandaises du seizième siècle, et Fidès, au maintien plus grave, au costume austère. C'est la mère de Jean, le fiancé de Berthe, ainsi qu'elle nous l'apprend elle-même :

Des filles de Dordrecht, Berthe est la plus gentille
Et la plus sage ! et je veux vous unir.
Et je veux, dès demain, que Berthe me succède,
Dans mon hôtellerie et dans mon beau comptoir,
Le plus beau, vois-tu bien, de la ville de Leyde.
Hâtons-nous... car mon fils nous attend pour ce soir.

Mais, ainsi que le fait observer Berthe, il faut pour quitter le pays, le bon vouloir du comte d'Oberthal, seigneur du domaine. Et comme elle se dispose avec Fidès à se rendre au château, apparaissent trois hommes noirs de sinistre apparence, chantant un psaume. Ce sont trois anabaptistes prêchant aux paysans la haine des châteaux, et des seigneurs, leur annonçant, au nom du ciel, le partage des biens. — A cet appel, les vassaux du comte répondent avec enthousiasme ; la révolte fermente, grandit, éclate, et tous courent aux armes. — Cependant, les portes du château se sont ouvertes, le seigneur arrive lui-même au milieu des paysans révoltés, et toute cette colère s'apaise. — Trois prédicateurs, dont un a été jadis domestique chez le comte, sont chassés par ses gardes, et Berthe expose sa requête dans une très-jolie romance :

Un jour, dans les flots de la Meuse,
J'allais périr..... Jean me sauva !
Orpheline et bien malheureuse,
Dès ce jour il me protégea !
Je connais votre droit suprême ;
Mais Jean m'aima de tout son cœur...
Ah ! permettez qu'aussi je l'aime !
Le voulez-vous, mon bon seigneur ?
Mon doux seigneur !

Cette jolie prière, si gentiment chantée par M^{me} Castellan, ne fait que trop d'effet sur son *doux seigneur*, car il refuse net. Indignation des paysans, indignation très-

contenue, car Fidès leur reproche en vain leur lâcheté, tandis que le comte rentre dédaigneusement dans son manoir.

Ainsi se noue l'action au premier acte. Au deuxième, nous sommes dans le cabaret de Jean et de sa mère; soldats, bourgeois et bourgeoises valsent et boivent joyeusement tour à tour. — Surviennent bientôt nos trois anabaptistes, qui à la vue de Jean sont tous trois frappés de la même pensée : la ressemblance miraculeuse de ce jeune homme avec le portrait du roi David qu'on adore à Munster. Ils questionnent, et apprenant que Jean est aussi exalté que brave et dévot, leur projet est aussitôt arrêté de le faire passer pour l'apôtre, le prophète annoncé. Ils jettent donc le désordre et les rêves d'une folle ambition dans cette tête déjà si bouleversée... Mais la pensée de sa mère, de sa bien-aimée, retient Jean. — Les anabaptistes insistent.

Ah ! quelle folie extrême !
Dedaigner le rang suprême !
Marche avec nous, suis nos pas,
Et bientôt tu régneras !

Berthe revient sur ces entrefaites, et raconte à Jean la rigueur du comte, qui l'a fait poursuivre par ses gardes; il la cache. Fidès, à son tour, arrive au logis, mais prisonnière et menacée d'être assassinée à l'instant même si Jean ne livre sa fiancée. Jean n'hésite pas, et Berthe est entraînée au château d'Oberthal.

Le désespoir de Jean le décide à suivre les anabaptistes; il s'enfuit même sans donner le baiser d'adieu à sa mère, sa mère à qui il vient cependant de sacrifier son amour, son bonheur.

Le troisième acte nous montre une des plus magnifiques décorations qu'ont ait encore vues à l'Opéra : le camp des anabaptistes dans une forêt de la Westphalie. De grands arbres dont la cime couverte de neige se détache sur un ciel d'un ton froid et lugubre. Au centre de la scène, un immense étang gelé, qui se perd jusque dans les profondeurs de l'horizon où se profile la silhouette de la ville de Munster, avec ses flèches, ses tours et ses clochetons. Sous les arbres de la forêt sont les tentes des anabaptistes; un pittoresque et terrible pêle-mêle de soldats, de paysans révoltés et de prisonniers enchaînés, hauts barons et dames châtelaines des environs, — des en-

fants, des moines... puis du butin de toutes sortes : étoffes précieuses, vases d'or, armures, dépouilles de tous les châteaux pris et saccagés. La première partie de cet acte est consacrée aux splendeurs de la mise en scène. L'étang se couvre de patineurs, ils s'élancent en tous sens, et semblent voler à travers les arbres de la forêt. — Les femmes elles-mêmes ne le cèdent pas aux plus intrépides dans ce brillant et périlleux exercice — si bien que toutes ces courses se terminent par un *quadrille des patineurs*... Qu'on se figure tout un corps de ballet ainsi monté sur des patins et exécutant les évolutions chorégraphiques les plus rapides et les plus compliquées ! C'est un spectacle sans précédent au théâtre. Aussi l'effet a-t-il été immense, et a-t-on applaudi avec enthousiasme ce coup d'œil merveilleux. Pendant ce temps-là, le ciel, ainsi qu'il arrive dans les climats nébuleux du nord, change plusieurs fois d'aspect; il se charge de brouillards qui dérobent à la vue les remparts de la ville et l'étendue du lac — puis il se découvre, et laisse voir de nouveau les profondeurs du paysage sous un effet tout nouveau, jusqu'à ce que le soleil se levant vers le fond colore l'horizon de ses premières lueurs, et que son disque éblouissant s'élève au-dessus de la ville, et inonde toute la scène d'une éblouissante clarté. — C'est là un des plus incroyables prodiges de la décoration moderne, et si jamais l'art du peintre n'a été plus loin, jamais non plus la science de la lumière, même au diorama de M. Daguerre, n'est arrivée à de plus merveilleux résultats.

N'oublions pas au milieu de ce luxe de mise en scène un pas de deux, dansé d'une façon ravissante par Petipa et M^{lle} Plunkett.

Mais revenons-en à Jean et à nos anabaptistes. Ceux-ci se sont retirés sous leur tente, et reçoivent un nouvel adepte; c'est un voyageur égaré dans la forêt qui a été pris près de Munster par les sentinelles du camp. Ce personnage, qu'on ne peut distinguer à la faveur de l'obscurité, n'est autre que le comte Oberthal. — Il ne tarde pas à être reconnu, et déjà Zacharie, le farouche anabaptiste l'envoie au supplice, quand apparaît Jean, en costume guerrier, recouvert d'une brillante armure et d'un grand man-

teau blanc. Il fait suspendre l'exécution des ordres de Zacharie, et se trouve en face du comte, auteur de tout ce qu'il a souffert, de tous les remords qui lui brisent le cœur : son amour sacrifié et sa mère abandonnée... Il apprend alors que Berthe est à Munster, et à cette nouvelle Jean n'hésite plus, il ordonne l'assaut de la ville, et s'élance à la tête de son armée.

La ville est prise — et les anabaptistes exercent leurs rapines sur les habitants de cette riche cité. — Nous assistons à une de ces scènes où les bourgeois rassemblés sur une place de Munster, sont mis à contribution. Une mendiante se traîne péniblement vers eux et implore leur charité.

Assise sur cette humble pierre,
Femme, que fais-tu là ? Redoute leur colère.
Va-t'en !

Cette femme n'est autre que la malheureuse Fidès, qui croit son fils assassiné ; elle ne veut pas fuir... Pourquoi ? leur dit-elle,

Pourquoi ?... Quels biens pourraient m'être ravés ?
Qu'a-t-on à perdre, alors qu'on a perdu son fils ?

Et voilà que d'un autre côté de la place arrive un pèlerin accablé de fatigue. Il dit quelques mots, et Fidès reconnaît sous ce déguisement Berthe, la fiancée de Jean. Échappée du château d'Oberthal, elle a en vain cherché à retrouver son fiancé, non plus que sa mère.

Vers Munster j'ai tourné mon espoir ! Là, naguère
Mon aïeul, vieux soldat, fut gardien du palais !
Seule, à pied... j'ai bravé les dangers, la misère !
Cet humble habit l'éloignait de mes pas !
Et j'accours !... je te vois ! Mon amie et ma mère !
Guide-moi vers ton fils !... Conduis-moi dans ses bras !

Mais elle apprend de Fidès que Jean a été tué par arrêt du Prophète, et alors elle s'arme du poignard et fait le serment d'im-moler celui qui fit périr son amant.

Le théâtre change et représente la cathédrale de Munster, magnifiquement tendue de tapisseries et de brocards de pourpre et d'or. La foule remplit tout le temple, et chante le *Domine, salvum fac regem*, les orgues et les clairons éclatent en fanfares triomphales. Les nuages d'encens montent aux voûtes du temple. Un cortège défile vers le chœur dans une pompe toute royale. On va couronner le prophète !

Lorsque Jean, la tête ceinte du diadème, descend vers la foule agenouillée, son regard rencontre une femme, une mendiante, debout et appuyée sur un des pilastres de la nef — c'est Fidès, c'est sa mère... Il s'élance vers elle ; mais plus prompts encore, Mathisen, Jonas et Zacharie le menacent de leurs poignards s'il découvre ce

mystère à la foule — et sa mère la première périra sous ses yeux.

Il s'avance alors vers elle et lui demande qui elle est ! — ce qu'elle veut !

La pauvre mère ne comprend rien à tout ce qui se passe, elle le prie, l'appelle des noms les plus tendres... et le peuple dans sa crédulité menace la mendiante impie qui ose se dire la mère de l'Envoyé, du Fils de Dieu !

Un miracle peut seul la sauver. Ce miracle, l'amour filial l'inspirera à Jean. Il fait agenouiller Fidès.

Que la sainte lumière
Descende sur ton front, insensée, et t'éclaire !
Tu cheriras ce fils dont je t'offre les traits !

Eh bien ! que maintenant vers moi ton œil se lève !...
Et vous qui m'écoutez, peuple, levez le glaive !
Si je suis son enfant, si je vous ai trompés,
Punissez l'imposteur !... Voici mon sein, frappez !
Suis-je ton fils ?

CHŒUR DU PEUPLE.

Parlez sans crainte et sans obstacle,
FIDÈS.

Où... la lumière brille à mes yeux obscurcis,
Peuple, je vous trompais !... Ce n'est pas là mon fils !
Je n'en ai plus !

JONAS, au peuple.

*O sublime spectacle !

Sa voix rend la raison aux insensés...

Miracle ! crie le peuple en entonnant le *Domine, salvum fac regem*. Et Fidès tombe anéantie sous le poids du sacrifice auquel elle a dû souscrire, et de la terreur que Berthe sans le savoir va poignarder son fils.

Telle est la fin du quatrième acte. Au cinquième nous sommes dans un caveau voûté du château de Munster — Les trois anabaptistes, sachant que l'empereur s'avance à la tête de son armée, s'enfuient par une porte de fer donnant sur la campagne, décidés à livrer le prophète à un prix auquel ils espèrent avoir la vie sauve.

Fidès est conduite dans ce caveau où vient bientôt la trouver Jean, encore revêtu de son manteau royal. — Ce n'est plus la mère forcée de s'agenouiller devant son fils, c'est le fils qui se jette aux pieds de sa mère, et implore son pardon. — Il va fuir avec elle vers quelque obscure et paisible retraite. Il va retrouver Berthe, ses amours.

En ce moment même Berthe paraît dans le caveau et s'élance dans les bras de Jean, qu'elle croyait mort. Elle tient un flambeau à la main, et a pénétré sous ces voûtes qu'elle a, dit-elle, connues dans son enfance.

Par mon aïeul, gardien du palais de Munster,
Je savais les amas de salpêtre et de fer
Cachés dans ce caveau ! Cette flamme propice
Peut, en quelques instants, embraser l'édifice !
Ce prophète et les siens et moi-même avec eux !

L'armée impériale s'est approchée de Munster, et la trahison des trois anabaptistes a porté ses fruits. C'est un officier qui arrive annoncer ce complot à Jean.

On t'a trahi !
Par ruse, en ce palais, s'est glissé l'ennemi !
Ils veulent t'immoler au milieu de la fête
De ton couronnement... Viens les punir, Prophète.

A ce mot de Prophète, Berthe pousse un cri affreux — elle ne voit plus dans Jean que le monstre chargé de tous les crimes qui ont fait frémir l'Allemagne, elle maudit son amant et se poignarde.

Jean fait emporter sa mère par la porte de fer, afin de la sauver, et remonte dans le château pour punir les traîtres.

Nous voilà à la dernière décoration du cinquième acte. C'est la grande salle du château de Munster ; une table est placée sur une estrade de plusieurs degrés ; autour circulent des pages en magnifiques habits, des valets portant des vins et des corbeilles chargées de fruits. Au fond, de grandes grilles de fer conduisant en dehors du palais. Jean est assis, seul, pâle et triste, devant une table couverte de mets, de vins et de fleurs où étincellent des vases d'or. De jeunes filles le servent, d'autres dansent autour de la table, pendant que des anabaptistes, hommes et femmes, célèbrent les louanges du Prophète. De tous côtés des flambeaux étincellent, des lustres brillent au plafond.

Ce tableau est un des plus splendides qu'ait jamais offerts l'Opéra. C'est éblouissant, et à la vue de tant de magnificences, une double salve d'applaudissements est partie de toute la salle.

Jean a donné ses ordres pour s'ensevelir sous les ruines du palais, dès que ceux qui le doivent livrer seront tous réunis. Ainsi, fait-il d'abord asseoir près de lui Zacharie, Jonas et Mathisen. — Arrivent presque en même temps les impériaux, l'évêque de Munster, et le comte Oberthal et l'Electeur de Westphalie en tête.

En ce moment, les grilles de fer se ferment. Une grande explosion se fait entendre, un pan de mur s'écroule, et les flammes se font jour de tous côtés. Le feu a été mis dans les caveaux, et la salle n'est plus qu'un

immense brasier ; au plus fort de l'incendie, une femme, les cheveux épars, le corps sanglant, se fait jour à travers les décombres, et vient tomber dans les bras de Jean, qui pousse un cri en reconnaissant sa mère !

Ce libretto est disposé avec cette rare habileté qui distingue M. Scribe. Les situations y sont toujours nettes, imprévues, pleines d'intérêt, et par cela, très-propres à faire valoir les grandes qualités de la partition.

Pour aujourd'hui, nous constaterons un immense succès qui fera époque dans les annales de notre première scène lyrique. *Le Prophète* a été exécuté avec un admirable ensemble. Chaque artiste a été à la hauteur de sa réputation.

Du reste, nous nous réservons de revenir dans notre prochain article sur la partition de M. Meyerbeer. — Comme nous l'avons déjà dit, cette partition est une de ces œuvres qu'il est impossible de saisir à une première audition ; mais ce que nous pouvons dire dès aujourd'hui, c'est que plusieurs morceaux sont de toute beauté, et tellement, qu'à plusieurs passages l'exécution de l'opéra était interrompue par des salves d'applaudissements reprises à deux, et à trois fois. Les musiciens de l'orchestre eux-mêmes ne pouvaient résister à l'enthousiasme universel. — Roger et M^{me} Viardot ont été accueillis à leur entrée en scène par d'unanimes applaudissements. — Après le second acte, Roger a été rappelé.

Il a reparu aussi après le quatrième avec M^{me} Viardot.

Enfin, tous les artistes ont encore été demandés à la fin du cinquième acte, et l'on a proclamé les noms des auteurs au milieu des cris, des bravos et des applaudissements de la foule la plus nombreuse et la plus brillante qu'on ait vue depuis bien longtemps à l'Opéra. A. T.

Le manque d'espace nous oblige à remettre à notre prochain numéro le compte-rendu d'*Adrienne Lecouvreur*, qui a eu un véritable succès d'enthousiasme au Théâtre-Français.

A ce Numéro est jointe la planche 2428.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.